

LE TEMPS

SANTÉ Mercredi 27 juillet 2011

«L'avenir de la médecine, c'est le généraliste»

PAR FRANÇOIS MODOUX

Au moment de partir en retraite, Alain Pécoud, pionnier de la médecine communautaire, fait le point sur sa carrière

«Il est bien plus beau de savoir quelque chose de tout que de savoir tout d'une chose.» Alain Pécoud adopte cette maxime du philosophe Blaise Pascal le jour de 1989 où il est nommé patron de la Policlinique médicale universitaire (PMU) de Lausanne. Cette permanence généraliste, institution centenaire dédiée dès ses débuts (1887) à soigner «les indigents», était alors menacée. Elle végétait dans son trou – un vieux bâtiment difficile d'accès, aux locaux peu commodes, aux murs défraîchis et aux planchers fatigués. Vingt et un ans plus tard, alors que son directeur part à la retraite à la fin du mois de juillet, la PMU est devenue une pièce maîtresse du dispositif sanitaire vaudois.

Un voyage en Côte d'Ivoire fut le déclic de la conversion du docteur Pécoud, allergologue, à la médecine générale et communautaire. «De quoi avons-nous vraiment besoin pour soigner?» se demande-t-il de retour d'Afrique. Distinguer le nécessaire du superflu inspirera la suite d'une carrière médicale «au service de la société». A raison de 120 000 consultations par an, la policlinique délivre des soins de qualité aux «populations les plus vulnérables», migrants de tous les continents en tête.

Un parcours, aussi, dédié à académiser la médecine générale. Sous l'impulsion d'Alain Pécoud, la Faculté de médecine de Lausanne reconnaît cette discipline comme une spécialité. La première chaire romande de médecine générale est créée; un département de médecine communautaire (le DUMSC) lui est associé, avec mission de développer l'épidémiologie clinique. Les chercheurs questionneront la communauté médicale sur la performance et la pertinence de son action thérapeutique ou préventive. Avec ce postulat que le généraliste est le mieux placé pour évaluer si un traitement est bien nécessaire et si les soignants font tout juste dans leurs habitudes.

«Le généraliste est plus indépendant que le spécialiste, il intervient comme un médiateur», justifie Alain Pécoud. Médiateur... Le mot est lâché, au risque de fâcher ceux qui, dans la communauté médicale, continuent à regarder de haut la médecine générale. «Le généraliste médiateur, c'est l'avenir de la médecine au moment charnière où elle a dépassé son âge d'or», assure le professeur. Flash-back...

Au début, explique Alain Pécoud, toutes les sociétés ont connu une médecine ethnique, «celle des chamans». Jusqu'à la fin du XIXe siècle, la lutte contre la douleur est soustractive: on purge, on saigne, on ampute. Il n'y a pas de produit actif, sauf des psychotropes puissants – l'alcool, l'opium, des plantes hallucinogènes. La première révolution, au début du XXe siècle, c'est la découverte de l'aspirine (1899), de l'insuline (1922), de la pénicilline (1928). Ces premiers principes actifs mettent

fin à la mort infectieuse. Les progrès sont fulgurants.

La deuxième révolution couvre les décennies 70, 80 et 90, raconte Alain Pécoud. Le progrès médical est foisonnant, propulsé par ces deux moteurs que sont les «twin engines», la science et le capitalisme. La science est la volonté de se savoir soutenue par la course à la performance et l'ambition; le capitalisme est cette force quasi sans limite du marché, celui de l'industrie de la santé. Cette phase triomphante de la médecine multiplie la découverte de nouvelles molécules et des traitements qui leur sont associés.

Au tournant du siècle, constate le directeur de la PMU, l'innovation touche à ses limites. Notamment en raison de la progression «fantastique» des coûts. Le marché devient «un partenaire envahissant», ses relations avec les médecins sont «équivoques». Les «twin engines» ont accéléré le progrès mais perturbent la transparence des liens thérapeutiques.

D'où ce dilemme contemporain: mon médecin est-il sous l'influence du marché? Qu'il me donne ce médicament, qu'il propose cette opération, est-ce bien nécessaire? «L'incertitude et la méfiance appellent davantage de transparence», résume Pécoud. C'est, annonce-t-il, la troisième révolution de la médecine: le patient a besoin d'un médiateur.

Pourquoi miser sur le généraliste? Parce qu'il est le professionnel «le plus éloigné de l'industrie et le plus proche de la population». Et de citer les travaux pionniers de Barbara Starfield, fameuse épidémiologiste de Baltimore, qui inspirent l'administration Obama pour corriger le système de santé américain. Elle a montré que dans une population donnée, si le nombre de généralistes augmente, la mortalité globale diminue, ce qui n'est pas observé si on augmente le nombre de spécialistes. «L'efficacité du généraliste réside dans son rôle majeur de prévention, de dépistage et de délivrance de soins chroniques», souligne Alain Pécoud.

Sous son règne, la PMU a logiquement mis un fort accent à renforcer la formation des généralistes. Le déménagement de l'institution, en 2003, dans un écrin tout neuf, adapté à ses besoins et adossé au CHUV, fut à la fois une condition et une aubaine. Le professeur se souvient de la longue bataille politique pour obtenir le crédit pour la construction du bâtiment. Un investissement que personne ne regrette aujourd'hui.

L'hostilité des médecins de ville à cette permanence d'Etat hier vue comme une concurrence a quasiment disparu. Mieux reconnue dans ses missions de soins, de tri des patients et surtout de formation des médecins généralistes, la PMU travaille en bonne entente avec les praticiens en cabinet. L'ouverture récente d'une antenne au Flon repose sur cette alliance public/privé. La policlinique est aussi partenaire de la Société vaudoise de médecine pour identifier et colmater les «trous sanitaires», ces zones du territoire cantonal où l'accès aux soins généraux est lacunaire. La création d'un réseau de soins de proximité pour les migrants, qui place en première ligne des infirmiers et infirmières, apporte des réponses originales.

Inquiet par les blocages qui caractérisent la politique de la santé au niveau fédéral, Alain Pécoud se réjouit des expériences prometteuses menées dans le canton de Vaud: «Nous prouvons que la pénurie de soignants compétents, de médecins généralistes en particulier, n'est pas une fatalité.» S'il rend hommage au volontarisme des autorités sanitaires vaudoises, lui-même tient à souligner qu'il part «fier d'avoir servi l'Etat».